

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)'
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | | | | | | | |
|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|
| 10X | 12X | 14X | 16X | 18X | 20X | 22X | 24X | 26X | 28X | 30X | 32X |
| | | | | | | ✓ | | | | | |

LES FLEURS DE LA CHARITÉ

SOMMAIRE: A propos de Maison de Famille. A. Nunesvais. — Inauguration de la chapelle du Patronage. — Lettre de Louis Veillot. — Vie de M. Le Prévost. — Compliments sincères. — Frère Nutricius. *Ch. Buet.* — Des Théâtres. *Th. Lefebvre.* — Frère Joseph. *Ed. Ourliac.*

A PROPOS DE MAISON DE FAMILLE

Québec, 9 janvier 1899.

Révérend A. Nunesvais, Père

Directeur du Patronage, à Québec.

Bien cher Monsieur,

Il serait temps, à la fin du 19^{ème} siècle, d'ouvrir votre Maison de Famille : si vous ne l'avez pas déjà fait, je tiens à vous en fournir l'occasion, avec les \$300 que j'inclus dans la présente.

Vous avez un local, dites-vous : alors tant mieux, je n'aurai pas de loyer à vous allouer. " Les Enfants Apprentis-Orphelins ne manquent pas " : je serais le dernier à en douter ; mais comme au début de toute " Famille " le nombre de personnages est en quelque sorte limité, je suppose que votre " Maison de Famille " s'ouvre avec un maximum de 10 membres ; c'est peu, n'est-ce pas ? Cependant c'est déjà assez gai pour chasser la monotonie du nouveau foyer.

Alors voici, si vous me le permettez, comment je dispose du montant ci-joint : — ne soyez pas surpris si je fais des limites, j'avoue que je suis un " limiteur prononcé ".

Me voilà chez vous. — Dix habillements modestes mais complets attendent les premiers Apprentis-Orphelins venus. Ces habits coûtant en moyenne \$10 chaque, forment \$100.

Je passe au dortoir où je mets 10 lits, garnis très modestement, mais convenables. A cette fin, je dépense \$12.50 par lit, soit \$125.

J'improvise une salle à dîner quelque part, et j'y dresse une table, que je recouvre de l'indispensable : chacun des *dix* a son couvert, sans envier celui de son voisin. Comme il est d'usage dans notre pays que l'on mange assis, les dix chaises ne seront pas oubliées. A cette fin, j'ai disposé \$30. Taxez-moi du qualificatif qu'il vous plaira, je ne me plains jamais.

La température est trop basse, il faut du feu. — Je télé-

phone à mon marchand de bois pour six cordes de bon bois franc à \$4, soit encore une dépense de \$24.

Le ferblantier a enfin fini de monter le poêle de cuisine, et réclame de moi le paiement de \$18. — Il aime le comptant celui-là, je le satisfais.

Je suis encore heureux, il me reste \$3. Que vais-je en faire, est-ce de trop ? Non, les plats sont vides, et les Apprentis-Orphelins vont arriver bientôt, et très affamés. Je cours donner mon ordre pour viandes, légumes, pain, etc., etc., tâchant de ne rien oublier de l'indispensable pour l'ouverture.

Il est vrai que ces Apprentis vont faire disparaître très vite les vestiges des premiers mets, hélas si limités que vous leur offrirez ; mais la Charité n'est pas morte si parfois elle semble malade, et demain, d'autres admirateurs de vos bonnes œuvres seconderont vos nobles efforts, et votre " Maison de Famille " deviendra prospère.

Agréez, Monsieur le Directeur, mon respect, et pardonnez-moi le jeu enfantin de la disposition de ces premiers fonds, convaincu que je suis qu'entre vos mains économes chaque piastre vaudra \$1.25, c'est-à-dire profitera.

UN AMATEUR DE LA CHARITÉ CHRÉTIENNE.

P. S. — Un remerciement, de votre part, à la Divine Providence, sera ma récompense.

Vous vous demandez ce que j'ai éprouvé en recevant cette lettre très originale : ai-je été surpris ? Pas trop. Vous me trouverez difficile : ce n'est pas ma faute, j'ai trop couru. Par une association d'idées que vous comprendrez tout à l'heure, je me suis souvenu d'une retraite que je prêchais, il y a 4 ans, devant un auditoire de miséreux. C'était à l'Hospitalité de Nuit ; dans une salle mal éclairée, se tassaient 200 hommes qui venaient là recevoir un morceau de pain et un asile pour la nuit. Ces yeux assoupis par la fatigue faisaient un effort pénible pour me regarder. J'avais dix minutes pour faire mon sermon. Ces pauvres gens n'avaient pas entendu une parole amie, depuis longtemps : à ce titre d'ami que je leur donnais, ils relevaient la tête d'un air surpris, écoutaient la courte exhortation qui se terminait toujours par un appel à la conversion, et après une prière très courte, ils allaient se jeter sur un bon lit.

A la tête de plusieurs lits se trouvait écrit le nom du donateur. La charité chrétienne avait là ses représentants ; certains noms juifs s'étaient glissés en cette compagnie.

Ces vagabonds, aggris contre la société, ne connaissant la richesse que pour l'envier, trouvaient à la fin d'une journée de misère un peu de repos, grâce à la générosité de ces heureux du monde. Que de haines apaisées par ce don généreux : et certainement que de souffrances oubliées dans ce sommeil !

Voilà ce que me rappelait cette lettre, et voyant par avance les enfants que le bon Dieu m'enverrait, il me vint cette pensée : Ne trouverait-on pas au Canada, parmi ces heureux qui, dans un bal ou une soirée, peuvent dépenser plusieurs cents piastres pour amuser leurs amis, quelques personnes qui voudront prendre cet argent, non pas pour amuser, mais pour soulager la misère des orphelins ? Ces chrétiens ne seraient-ils pas heureux de mettre leur nom à la tête de ce lit et dire ainsi à ce pauvre petit qui y reposera : " Il y a des riches qui pensent à toi, qui sont heureux de prendre sur leurs fêtes pour te donner le nécessaire."

Ne serait-on pas heureux d'attacher à ce lit le nom d'un parent qui n'est plus, de confier à la piété de cet orphelin les intérêts de cette pauvre âme à laquelle on a payé le tribut de larmes, de fleurs, de tentures, mais qui préférerait la prière du petit pauvre ?

Serait-ce trop pour fonder un lit que de demander 100 piastres ? Je vous fais part de mes pensées ; si elles sont d'une exigence excessive, n'en tenez aucun compte. Songez cependant au bien que vous pourriez faire.

A. NUNESVAIS,

prêtre de la Congrégation des FF. de S. Vincent de Paul.

INAUGURATION DE LA CHAPELLE DU PATRONAGE

Le Dimanche 15 janvier, le Patronage était en fête. Ce qui apparaissait il y a quelques années comme un rêve, est maintenant la réalité. Nous désirions, pour nos enfants, une chapelle convenable. Le tabernacle est le centre de toute vie chrétienne, et le pauvre plus que tout autre a besoin de ce pain qui fortifie, lui qui doit lutter contre les maux temporels, lui dont la misère est souvent le prélude de maux plus terribles encore qui atteignent son âme.

Nous possédons enfin cette chapelle, et Dieu qui nous l'a donnée, l'a faite grande et belle dans sa simplicité. Grâce lui soient rendues pour ce don précieux. C'est de tout cœur que nous nous unissons à ce chant du *Pater noster* qu'une voix puissante faisait retentir sous ces voûtes sonores : au *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie*; il y avait dans notre prière la reconnaissance pour le passé, et la confiance pour l'avenir.

Que notre remerciement soit agréé par Sa Grandeur Monseigneur Bégin qui a bien voulu inaugurer cette chapelle en chantant la Messe pontificale. Merci à nos bienfaiteurs qui ont eu la pensée généreuse de donner à l'Enfant de la crèche et aux petits pauvres qui lui ressemblent une demeure convenable. Merci à tous nos amis qui en ce jour de fête sont venus partager notre joie, l'augmenter même par leur présence.

“ Maintenant que vous avez une belle Eglise, il vous faudra prier *fort*,” me disait un de nos bienfaiteurs, en sortant de cette cérémonie : oui, nous acceptons cette charge avec plaisir. Les conférences de S. Vincent de Paul auront dorénavant un sanctuaire dans lequel leur saint patron sera honoré tout particulièrement, les amis des pauvres peuvent être assurés que chaque jour des prières s'élèveront vers le ciel pour demander au Père des pauvres de bénir ceux qui ont soin des délaissés. Près de ce tabernacle, nous implorerons pour ceux qui souffrent, nous prierons pour ceux qui les soulagent.

Une lettre de Louis Veillot

A mesdemoiselles Agnès et Luce Veillot

Mes chères fillettes, vos petites lettres m'ont fait grand plaisir. Vous avez bien tort de croire que vous n'avez rien d'intéressant à me dire. C'est quelque chose de très intéressant pour moi de savoir que vous travaillez, que vous m'aimez, que vous avez une belle poupée à laquelle on pourra remettre un bras et une tête. Voilà une heureuse poupée ! quel avantage pour beaucoup de gens si l'on pouvait leur remettre une tête. Les uns se feraient refaire le nez, les autres le teint, les autres toute la physionomie. On verrait alors que beaucoup de personnes qui semblent charmées de leur visage n'en sont pas si contentes en secret : mais comme la plupart de ceux qui se

feraient refaire le visage ne songeraient pas du tout à se faire refaire la cervelle, ils seraient aussi désagréables et aussi laids et ils s'étonneraient de passer leur vie chez le fabricant de têtes pour être toujours les mêmes, c'est-à-dire sots, ennuyés et ennuyés.

C'est en quoi, nous autres chrétiens, si nous le voulons, nous sommes plus heureux que les poupées. Il y a un fabricant dont je veux vous donner l'adresse qui fait de petites retouches au cerveau et qui, par ce moyen, sans rien changer en apparence au visage, le réforme néanmoins considérablement et même le change du tout au tout. Il le rend ouvert, avenant, gracieux, aimable, en dépit de toutes les défauts qui s'y peuvent trouver. Il y maintient l'innocence candide, qui est le plus beau teint que l'on puisse voir, et le plus solide : il y fait luire l'intelligence, c'est l'éclat qui passe tout éclat ; il y fait rayonner enfin la bonté, charme suprême qui réjouit tous les regards et attache tous les cœurs. Là où s'épanouit la bonté, on ne voit plus rien de laid ; il n'y a plus ni gros nez, ni petits yeux, ni vilaines dents ; il n'y a plus de laideur. Envoyez votre poupée chez le fabricant qui fait les visages, mais vous, très chères fillettes, allez à Celui qui retouche et raccommode les cervelles, si toutefois vous en avez besoin.

— Tout va bien ici et l'on vous aime beaucoup.

— Adieu, mes enfants, à bientôt, oh ! comme on s'embrassera

— LOUIS VEUILLOT.

Vie de M. Le Prévost

LA CONGRÉGATION DES FRÈRES DE S. VINCENT DE PAUL

En se dévouant à toutes les entreprises charitables que lui inspirait son zèle, M. Le Prévost constata très vite que le bien réalisé serait autrement considérable, si ces œuvres étaient confiées à un institut religieux. Toutes les congrégations déjà existantes avaient leur but déterminé ; elles s'adonnaient aux œuvres de miséricorde ; mais en présence des misères nouvelles de ce siècle bouleversé, n'était-il pas urgent de trouver un institut d'un genre nouveau. Les membres de cette congrégation se voueraient à toutes les œuvres de charité issues des Conférences de S. Vincent de Paul : son genre d'apostolat

serait mieux approprié aux exigences du pauvre ; les œuvres établies en faveur de la classe ouvrière trouveraient en eux des auxiliaires dévoués.

Un moment, ce rêve fut sur le point de se réaliser. M. Le Prévost avait groupé autour de lui quelques membres des Conférences ; il leur exposait ses projets, les préparant ainsi à cet apostolat. Mais les œuvres de Dieu ont besoin de l'épreuve pour s'affermir : au moment où tout semblait assuré, M. Le Prévost vit ses amis l'abandonner les uns après les autres.

Dieu, pour marquer son action directe, préparait lui-même, à plus de cent lieues de M. Le Prévost, celui qui, le premier, devait se mettre sous sa conduite pour se consacrer au service des pauvres. Cet ouvrier de la première heure se nommait Clément Myionnet ; il était né à Angers, le 5 septembre 1812. Membre des Conférences de S. Vincent de Paul, dans sa ville natale, il remplissait la charge de trésorier. A ce titre il s'occupait d'une *Maison de famille* fondée par les confrères en faveur des apprentis-orphelins. Pour diriger la maison on avait eu recours à des domestiques, et malgré le dévouement des confrères de S. Vincent de Paul on avait dû fermer bien vite la maison, qui, loin d'aider à la préservation de ces jeunes gens, était, pour eux, une cause de perte.

Que manquait-il ? Des hommes dégagés de tout souci terrestre, pouvant se donner à ces enfants, les surveiller, les élever : il fallait des religieux. Plusieurs congrégations reçurent l'invitation de prendre la direction de cette Maison de Famille : toutes trouvèrent l'œuvre excellente, mais étrangère à leur but. M. Myionnet n'était nullement retenu dans le monde ; il se sentait appelé vers cet institut répondant à ses désirs de zèle. Sur l'avis de son directeur, Mgr Angebault, évêque d'Angers, il chercha quelques compagnons partageant son ambition. Sur ces entrefaites, M. le Dr Renier, président des Conférences d'Angers, vint à Paris, rencontra M. Le Prévost, lui parla des projets de ce confrère angevin.

Quelques jours après, deux hommes se rencontraient au pied de la chaise de S. Vincent de Paul. L'apôtre de la charité avait uni ceux qui se destinaient à perpétuer ses œuvres en faveur des plus délaissés.

M. Le Prévost et M. Myionnet se trouvèrent d'accord sur le but à poursuivre, sur les moyens à employer. A ce moment ils

étaient tous les deux laïques ; plus tard seulement, et à un âge avancé, M. Le Prévost devait monter au saint autel ; mais Dieu qui veillait à l'établissement de cette humble famille religieuse, présida à ses développements : cinq ans plus tard, le premier prêtre vint se joindre aux membres fondateurs. Ce jour-là, l'institut des Frères de S. Vincent de Paul recevait sa forme définitive. Les Frères avaient compris que leur vie de dévouement ne recevrait son couronnement que le jour où ils mèneraient le pauvre peuple à Dieu, et que pour cela il fallait le conduire au prêtre, son représentant. L'ignorance religieuse, les misères morales sont avant tout la grande plaie du pauvre. Dès le début, M. Le Prévost avait compris la nécessité du prêtre dans les œuvres de charité : mais comment exiger un service continu de la part de prêtres déjà accablés par le ministère paroissial ? " Notre petite association, disait-il, ne trouvera donc son complément que dans son union intime avec quelques saints prêtres, qui voudront bien, dans la charité et l'humilité du Seigneur Jésus, nous accepter pour frères et pour amis."

L'union dans une même famille religieuse de l'élément ecclésiastique et de l'élément laïque constitue le caractère spécial des Frères de S. Vincent de Paul ; c'est aussi ce qui leur permet de secourir plus efficacement les pauvres. Ces éléments divers concourent au même but : le service des pauvres, l'évangélisation de la classe ouvrière. Tout en sauvegardant la dignité du prêtre et en lui laissant la direction qui lui appartient en propre dans toute œuvre de zèle, il est cependant puissamment aidé par le concours du frère laïque qui, sous sa conduite, travaille à l'instruction des enfants pauvres, à la persévérance des apprentis exposés aux dangers des ateliers. Il partage les travaux apostoliques du prêtre, il partage aussi sa vie religieuse. S'il est privé du costume religieux, c'est afin de pouvoir servir le pauvre dans tous les milieux : il peut ainsi pénétrer dans les usines, les ateliers, s'intéresser au sort du petit apprenti ou du jeune ouvrier. Il est le précurseur du ministre de Dieu jusque dans les bouges du vice où la soutane ne pourrait entrer, si le chemin n'était préparé. N'excitant pas les soupçons, il peut faire tomber bien des préjugés et éclairer des esprits qui, de parti pris, refuseraient toute lumière si elle leur était présentée par le prêtre. A l'intérieur des œuvres, il

se chargera du côté matériel; il mettra la vie, l'entraîn dans les réunions des jeunes gens, permettant au frère ecclésiastique de se donner tout entier aux soins spirituels que réclament les pauvres. Si, comme S. Jean-Baptiste, il professe l'*Oportet illum crescere, ne autem minui*, il a la consolation d'ensemencer le même sillon que le prêtre, et de présenter à Dieu la même récolte.

COMPLIMENTS SINCERES

Dans une antique ferme, auprès de Barbençon,
Naissait, le dix janvier, un beau petit garçon.
Singulière coïncidence,
Et vrai comble de l'abondance!
Une heure ou deux plus tard, événement nouveau:
Il arrivait un veau.
La servante Toinette, une bonne nature,
Enveloppa le veau dans une couverture,
Et le mit, comme on fait en mauvaise saison,
Au coin du feu, dans la maison.
Tout allait bien, du reste, et les gens de la ferme
S'apprétaient à nocer, voire à godailler même.
On ferait "la gaufree" et tous iraient s'asseoir
Au banquet plantureux du lendemain au soir.

Maïanne Delousart, femme du voisinage,
Pour se faire inviter déserta son ménage.
Elle était déjà vieille et n'avait plus de dents,
Mais des gaufres, on peut toujours mordre dedans;
Et quand, on vous les trempe en un grand bain de crème,
En manger à plaisir est un bonheur extrême.
Maïanne accourut donc, avec son pot de lait:
"Quelle nouvelle ici, Toinette, s'il vous plaît?
— Un gros garçon joufflu, le rêve des fermières!
— Oh! c'est bien grâce à moi! j'ai tant fait de prières!
Ne puis-je pas le voir?... — Regardez qu'il est beau."
Dit Toinette en montrant la figure du veau.

Le fermier descendait: "Ah! Cencier, c'est merveille
Et je n'ai jamais vu ressemblance pareille.
Ce sont vos beaux grands yeux; c'est votre front penché;
Ne le reniez pas, car c'est vous tout craché!"

Au village on est bon. Riant de la méprise,
Le fermier répondit: "Merci, la vieille grise!
A propos, demain soir, nous compterons sur vous,
Et vous viendrez manger des gaufres avec nous."

Qui n'a pas dû subir quelque compliment d'âne?
Ne vous fâchez jamais; dites: Merci, Maïanne.

Frère Nutricius, capucin indigne

Si par hasard vous voyagez dans le département où je suis, en touriste, le sac au dos, à pied, ou, comme on dit en ce pays dans la voiture de saint Crépin, vous rencontreriez certainement quelque part un moine, jeune encore, à la stature imposante, aux traits accentués, vêtu d'un froc de bure brune rapiécé. Il se nomme frère Nutricius ; il s'intitule capucin *indigne*, selon la règle ; il est le frère quêteur du couvent.

Frère Nutricius chemine par monts et par vaux, chaussé de sandales, tête nue, quelle que soit la saison. Il pousse devant lui un vieil âne chargé de deux besaces, vides au commencement de la tournée, toujours pleines au retour.

Frère Nutricius va lentement. Il sait que rien ne le presse, et qu'à courir fort vite, il n'arrivera pas plus tôt. Il a rarement compagnie, car ce temps-ci méprise les moines, dont il a si grand besoin. Du reste, le pauvre religieux préfère être seul. Il s'entretient avec lui-même, un moment, quand il a récité son office et dit ses prières. Alors, sous les beaux peupliers qui projettent leur ombre sur la route poudreuse, au bord du torrent qui sante de roche en roche, blanc d'écume et moiré de paillettes d'or, le bon frère se livre aux réflexions les plus abstraites.

Si humble qu'il paraisse et si modeste qu'il soit, il en sait plus long que vous, moi, et beaucoup d'autres. Il a étudié tout ce que nous n'étudions pas. Il a appris des Pères de l'Église, des illustres théologiens du moyen âge, cette science théologique dont nous faisons fi. Il en résume les doctrines, il en approfondit les secrets, il en discute les problèmes. Sa mémoire lui fournit tout le bagage, — et Dieu sait combien il est énorme ? — de l'Ange de l'École et du Docteur séraphique. En revanche, il puise matière à controverse dans le souvenir de ses études.

Lorsqu'il est fatigué de ce travail, il évoque les grandes figures historiques. Elles comparaissent devant lui et il s'érige en tribunal. Il leur pardonne les fautes, il juge leurs faiblesses. Il se pénètre de leurs pensées et se demande ce qu'il aurait fait s'il eut été Suger, saint Louis ou Richelieu.

Parfois son esprit lui représente d'autres images. Il se souvient du temps où l'on ne l'insultait pas, où il portait un nom de citoyen, où il vivait du monde et pour le monde. Sa mère

l'aimait bien ! . . . Combien il vénérât son père ! . . . Et la douce petite sœur, trait d'union de la famille, si rieuse et si étourdie !

L'âne s'est arrêté et broute mélancoliquement un peu d'herbe qui a crû sur le talus du chemin . . .

Frère Nutricius marche encore. Le voici arrivé au village ;

— Bonne femme, ne me donnez-vous rien ?

— Oui, entrez et vous reposez, frère quêteur : j'ai mis à part, pour vous, deux mesures de noix et un gros fromage.

Un peu plus loin :

— Dame Jeannette, était-il gras cette année ?

— Vous en jugerez par le jambon fumé que je vous ai réservé, frère quêteur.

Plus loin encore :

— Bonjour. Pierre-Antoine, les rats n'ont pas ravagé le grenier ?

— Non, frère, merci à Dieu. Prendrez-vous bien ces boisseaux d'orge que j'ai conservés à votre intention ?

Mais voici un auguste personnage qui s'avance. Il est grand, gros, gras, gris, tout de noir habillé, chapeau de soie sur le chef, canne à pomme d'ivoire à la main. Il toise dédaigneusement Nutricius qui lui fait un salut poli et digne :

— Dieu vous donne sa paix, monsieur le maire. J'irai tout à l'heure chez vous.

— Dispensez-vous-en, répond l'officier municipal d'un ton sec. Je ne fais l'aumône qu'aux pauvres !

— Moi aussi. Mais je ne puis donner que si l'on me donne, car je n'ai que mon habit, et vous ne m'enviez pas cet uniforme-là, monsieur le maire.

— Trêve de plaisanterie, monsieur, et n'oubliez pas que la mendicité est interdite sur le territoire de ma commune.

— Dois-je oublier aussi que la charité est ordonnée partout ? Allons ! allons ! monsieur le maire, vous enrichirez la besace de mon âne de . . .

— Rien . . . rien ! . . . N'êtes-vous pas assez riches, messieurs les congréganistes ? . . . Et croyez-vous que je veuille favoriser votre fainéantise ?

Frère Nutricius subit cet outrage sans murmurer. Il a fait vœu d'humilité.

— Monsieur, répond-il, nos Pères ne possèdent rien et n'ont pour vivre que ce que les âmes charitables daignent leur don-

ner. Ce n'est pas vous qui péchez par ignorance. Quant à la paresse que vous nous reprochez, vous savez tout aussi bien que moi qu'elle n'existe que dans l'imagination aux abois de certaines gens de sac et de corde. Qui soigne les malades de votre canton, si ce n'est notre père Ambroise qui a été un médecin fameux avant d'endosser le froc ? Qui élève et instruit cinquante ou soixante garçons qui, sans nos Pères, garderaient les vaches dans les prés ? Qui a desséché les marais de Saint-George, tracé deux routes dans la montagne, construit le pont de la Vedrége, digué le torrent, planté deux forêts dans une lande stérile ? Qui a écrit l'histoire de ce pays, mis en ordre les archives de toutes vos communes, formé le musée du chef-lieu ? Vous savez que c'est à nos Pères Capucins que vous devez ces travaux, et vous n'ignorez pas qu'ils n'ont reçu d'autres honoraires que les injures que leur distribue hebdomadairement le *Patriote* du lieu. Eh bien !

— C'est la vérité, balbutie le maire, seulement ils s'engraissent de la sueur du peuple.

— Maigre chère, monsieur ! le peuple ne s'en plaint pas. Nous sommes le peuple de l'Eglise, nous autres. Nous sommes gouvernés démocratiquement. J'ai été provincial et je suis quêteur. C'est que nous apprenons à obéir, et par conséquent aussi à commander. Les ouvriers nous aiment, parce que nous sommes ouvriers et paysans, humbles et pauvres comme eux. On nous a appelés des Bossuet de carrefour. Pourquoi pas ? Croyez-vous que racheter l'âme d'un misérable vagabond soit moins méritoire que de racheter celle d'un bourgeois ? Laissez-nous prêcher aux petits.

— Qui vous empêche ? Parlez, mais ne mendiez pas !

— Encore faut-il nourrir *la bête* !... Je vous taxe à vingt francs, monsieur le maire. Il y en aura moitié pour de plus pauvres que nous.

Le maire ouvrit son porte-monnaie, quoi qu'il en eût, et, en glissant la pièce d'or entre les doigts du moine, il lui serra cordialement la main, car il s'avoua à lui-même qu'il aurait mérité une plus verte semonce, et que les Capucins ne sont pas si diables qu'ils en ont l'air.

Frère Nutricius poursuit sa route, poussant l'âne, recueillant à chaque pas d'abondantes aubaines. Il revient le soir au couvent, satisfait. Il mange son écuelle de soupe, boit un verre

d'eau, et va se coucher sur sa botte de paille, où il dort comme un bienheureux.

Avant d'entrer au couvent, frère Nutricius s'appelait Jacques-Anselme, baron de Graille, et il portait la double épau-
lette de capitaine, l'épaulette à franges d'or.

Ch. BRET.

DES THEATRES

IV

Mais, direz-vous, pourquoi cette fureur contre les théâtres ? Admettons un instant que le spectacle n'est pas toujours des plus édifiants : ne faut-il pas se relâcher un peu de l'extrême sévérité des règles de morale, en faveur de l'art ? La vue d'une belle pièce n'est-elle pas de nature à développer le bon goût, et cette considération n'est-elle pas suffisante pour compenser le sacrifice de la morale, au moins dans certaines limites ?

Il est vraiment extraordinaire de voir jusqu'à quel point l'art sert de prétexte aux plus graves infractions. Supposons d'abord, pour l'argument, que les pièces représentées dans notre ville sont de nature à développer le goût artistique. Supposons que l'exhibition de formes plastiques, que la présence sur les planches de vingtaines de danseuses très agiles, élève l'âme à des hauteurs incomparables. Si la conscience est affectée par ces déploiements de *matière* humaine, ne faudra-t-il pas les déplorer ? Les bonnes mœurs ne sont-elles pas la condition première de développement et de force d'une nationalité ? Et ne vaudrait-il pas mieux demeurer dans une heureuse ignorance des *chefs-d'œuvre* représentés sur nos théâtres que de voir s'amoinrir ce respect public des bonnes mœurs qui a toujours été la marque de notre nationalité ? Une personne raisonnable ne saurait entretenir le moindre doute à cet égard.

Mais cette supposition ne concorde pas avec les faits. Comme matière d'art, les pièces représentées ici sont, règle générale, à peu près nulles : le plus grand nombre sont au-dessous de la médiocrité.

Je suis allé au théâtre moi-même : j'ai vu ce qui s'y passe, et j'ai constaté que les auditeurs et spectateurs sont à peu près partout les mêmes. Ils sont plus ou moins raffinés, suivant les

quartiers et le degré de civilisation, mais ils ont un même penchant pour les côtés faibles de notre pauvre nature. Ce qu'on y applaudit, ce ne sont pas d'ordinaire les chefs-d'œuvre du génie humain, mais les pièces où sont analysées les passions dans leurs détails les plus intimes, mais les rebuts de la pensée moderne : moins que des rebuts, trop souvent, une simple pantomime, qui ferait horreur à toute personne douée d'un peu de goût.

Pourtant ce sont les spectacles qui sont étalés dans nos journaux avec force réclame : on nous y parle du jeu étonnant de Mademoiselle une telle, une étoile de première grandeur. Il faut voir quelle sorte d'étoile ! Une misérable actrice, de dernier ordre, à qui l'on ne confierait pas même de rôles muets dans les véritables théâtres. De ces créatures exotiques, sans réputation, sans mérite, nous sont données comme des objets que l'on ne saurait trop admirer. En vain jouent-elles sans art, l'on est tenu d'applaudir. De pareils phénomènes ne sauraient être regardés d'un œil indifférent !

Naturellement les pièces suivent les acteurs : acteurs de dernier ordre, pièces de dernier ordre. Il ne saurait en être autrement.

C'est au point que l'on cherche en vain dans la plupart des représentations (je devrais presque dire, dans toutes) une étincelle de ce génie qui éclate dans les maîtres de la scène. L'affiche annonce une œuvre de premier ordre : mensonge ! Vous êtes toujours désappointé. C'est en vain que vous vous formez une opinion aussi peu élevée que possible du spectacle qui vous attend : vous trouvez encore moins. Il vous semble avoir atteint le degré le plus bas de l'échelle. Erreur ! La semaine suivante vous réserve quelque chose de plus grossier, de plus méprisable.

Cessons donc de prétendre que l'art doit faire excuser les tableaux scandaleux qui déshonorent le théâtre. Même si l'on n'y représentait que des chefs-d'œuvre, que ces chefs-d'œuvre ne fussent exécutés que par des artistes de premier ordre, il ne serait point permis d'y répandre l'immoralité. A plus forte raison, avec des pièces inférieures, et des acteurs encore plus inférieurs, l'immoralité mérite-t-elle une entière réprobation.

THOMAS LEFEBVRE.

LE FRÈRE JOSEPH

PAR ED. OURLIAC

Saint-Simon, dans ses Mémoires, parle d'un M. Du Casse, capitaine de vaisseau, chef d'escadre, enfin lieutenant-général, qui mourut fort âgé, fort respecté de toute la cour, en 1715, la même année que le roi Louis XIV. Ce brave officier ayant amassé honnêtement une grosse fortune dans ces divers grades, eut l'honneur de servir utilement de son épée et même de sa bourse le roi d'Espagne, dont il obtint le collier de la Toison d'or, " qui n'était point accoutumé, ajoute Saint-Simon, de tomber sur de pareilles épaules." En effet, Du Casse n'était rien moins que le fils d'un marchand de jambons de Bayonne, et l'histoire de l'élévation de ce personnage, conservée par des traditions de famille, ne manque ni d'intérêt ni d'enseignements.

Du Casse père, le vendeur de jambons, bon bourgeois de Bayonne, était resté veuf avec deux jeunes fils, Joseph et Bruno. Ce dernier, qui fut depuis le marin, était l'aîné de trois ans, c'est-à-dire qu'il avait souffert trois ans de plus que son frère de l'abandon où les laissait le vieux marchand, occupé de son commerce. Dans ce pays-là, on était volontiers gens de mer, et la ville de Bayonne était remplie de ce mouvement et de ce désordre qui suivent les soldats et les matelots. Bruno, livré à lui-même, courut les places et les cabarets sous prétexte de servir le commerce de son père : il fit passer pour de la précocité sa hardiesse, ses espiègeries et ses propos de corps de garde. Le vieux du Casse ouvrit les yeux, mais il était trop tard : l'étoffe avait pris son pli : les remontrances, les reproches, les châtimens furent en pure perte.

Il n'était qu'un être au nom de qui Bruno se montrât traitable, et ce fut son petit frère Joseph. Plus âgé, plus robuste, plus intrépide que lui, Bruno se voyait souvent en passe de le défendre contre les enfants du même âge, et il s'en acquittait vaillamment. Cette protection resserra leur affection naturelle. Il est vrai que rien n'était plus doux, plus chétif, plus joli que ce pauvre petit Joseph. Il était si petit, si rose, si timide, il avait de si beaux cheveux blonds tout bouclés, qu'on ne pouvait le voir sans prendre intérêt à lui, de quoi son frère était fier. Celui-ci l'emmenait souvent dans ses courses et se divertissait à le porter sur ses épaules, à la chèvre morte, de peur

qu'il ne se fatiguât, comme aussi pour montrer sa force. Venait-il quelques polissons rôder autour du convoi ? Bruno déposait Joseph sur une borne en lui disant : Ne bouge pas. Après quoi, il crachait dans ses mains et tombait sur les maraudeurs comme la foudre, les taillait en pièces et les poursuivait jusqu'au bout de la rue ; le petit Joseph était si sûr de son frère et si accoutumé à ses triomphes, qu'il l'attendait paisiblement, le doigt dans la bouche, en regardant ailleurs. Bruno revenait tout en nage, rechargeait son frère sur ses épaules et continuait son chemin.

Mais aussi de quelle fraternelle tendresse n'était-il pas payé de la part du petit Joseph ! Comme le pauvre enfant pleurait dans son coin quand Bruno était accueilli au logis par les éclats de voix et les coups d'étrivières du père Du Casse ! Or cet accueil était devenu à la longue le règlement quotidien.

Du Casse, alarmé de la mauvaise direction de son fils aîné et de tout ce qu'il apprenait sur son compte, n'avait vu, comme bien des pères de sa condition, d'autre remède que la violence et les brutalités. Tantôt on renvoyait Bruno dans son galetas sans soupce. . un signe suffisait entre les deux frères : Joseph laissait adroitement tomber la moitié de son repas dans sa veste, et quand il remontait pour se coucher au galetas, Bruno soupait. D'autres fois le galetas se transformait en prison d'Etat, où l'aîné s'évertuait tout un jour à chercher des moyens d'évasion par les lucarnes au risque de se rompre le cou. En ce cas, Joseph se mettait par son zèle en état de solliciter des faveurs, puis il s'approchait humblement de son père, puis tout à coup son cœur se gonflait, ses sanglots se faisaient passage et il demandait en pleurant la grâce de son frère. S'il ne pouvait rien obtenir, il finissait par dérober la clef et la glissait à Bruno par dessous la porte, ou il se glissait par les toits dans le galetas et partageait la captivité. Un jour, il demeura accroché à la gouttière par la basque de son habit et faillit se tuer sous les yeux de son frère, dont les cheveux s'étaient hérissés.

Ce qu'il y eut de moins louable dans l'amitié de ces deux enfants, c'est que l'enragé Bruno fit servir souvent à ses méfaits l'innocence et le dévouement de Joseph. Se sachant fort mal dans les papiers paternels, et ne doutant pas que son cadet n'y fût mieux, il le stylait à ses larcins et le faisait volontiers

tirer les marrons du feu : non que ce fût de sa part calcul et perfidie, on partageait fraternellement les profits ; Bruno ne voyait là qu'une claire économie de coups de trique et n'allait pas plus loin. Ce fut ainsi que tout un cordon de boutargues disparut en détail du coin de la cheminée, coupées l'une après l'autre par Joseph, ce qui ne retarda pourtant que d'un mois l'avalanche de soufflets amassée sur la tête de Bruno, lequel passa pour le seul coupable. La nuit, on se relevait pour écorner, par anticipation, l'héritage paternel représenté par les jambons de la boutique : on dévalisait des bocaux de cornichons dont la petite main de Joseph pouvait seule forcer l'étroite embouchure : on traitait le logis en pays conquis, et l'on avait déclaré la guerre au ménage du père, dont on faisait cuire les perruques et fondre la vaisselle d'étain sur une pelle pour se divertir. Qu'on imagine enfin les équipées et les dégâts de deux enfants de cet âge partagés entre la malice et l'ignorance.

Joseph, dans son petit bon sens, concevait parfois des scrupules : mais son frère parlait, il fallait bien agir. Dieu sait aussi ce que le pauvre malheureux eut à souffrir de l'inégalité des forces, et combien de fois il fut la victime des avantages physiques de son aîné. S'ils jouaient ensemble, les coups de Joseph n'étaient que des caresses, ceux de Bruno, des blessures où le sang jaillissait. Là où l'aîné sautait gaiement à pieds joints, Joseph tombait à plat-ventre. Il est vrai que Bruno accourait tout pâle et s'arrachait les cheveux, et Joseph retenait ses pleurs à la vue d'un tel désespoir.

Un soir ils avaient établi une balançoire dans le galetas au moyen d'une planche suspendue assez près des solives du plancher. Bruno, bercé doucement, s'en trouvait à ravir. Vient le tour de Joseph, qu'il faut hisser à grand effort. Quand il est en place, Bruno ne résiste pas au plaisir de lui faire peur. L'enfant crie, se penche, glisse et tombe sur le carreau, où il reste sans mouvement. Il avait le visage couvert de sang et demeura défiguré pendant quinze jours, disant obstinément qu'il était tombé *tout seul*. On insiste sur ces détails d'enfance à cause des suites.

(A suivre)

La charité est le ciment qui lie les chrétiens à Dieu, et les personnes entre elles-mêmes. S. VINCENT DE PAUL.